

ENSAYO

UNE PROMENADE AVEC JEAN-JACQUES ROUSSEAU
Un essai

UNA CAMINATA CON JEAN-JACQUES ROUSSEAU
Ensayo

A WALK ALONG WITH JEAN-JACQUES ROUSSEAU
An essay

Andrea Stanislaus Stefaniak¹

RESUMÉ

J'aimerais analyser très sommairement, à l'aide de deux extraits des «Confessions», le rôle que joue la promenade dans la pensée de Jean-Jacques Rousseau (1712- 1778) et par-là même faire découvrir aux étudiantes de notre Institution un auteur qui a marqué la pensée de l'Europe moderne.

La promenade est une métaphore de la pensée chez bien d'auteurs, mais chez Rousseau elle occupe une place privilégiée, de par son aspect physique comme expérience existentielle, dans la démarche philosophique.

Mots clés

Jean-Jacques Rousseau, promenade, métaphores de la pensée, nature, contemplation, introspection

RESUMEN

Se trata en este artículo de analizar muy brevemente, usando dos extractos de las «Confesiones», el papel que desempeña la caminata en el pensamiento de Jean Jacques Rousseau (1712-1778) y, por lo mismo, dar a conocer a las estudiantes de nuestra institución un autor que marcó el pensamiento de la Europa moderna.

La caminata es una metáfora del pensamiento entre muchos autores, pero en Rousseau ocupa una posición privilegiada en el enfoque filosófico, debido a su aspecto físico como experiencia existencial.

Palabras clave

Jean Jacques Rousseau, caminata, metáforas del pensamiento, naturaleza, contemplación, introspección

¹ (Suiza, 1956) estudió filología romana y germánica en diversas universidades de Suiza y Francia. Ha trabajado en la enseñanza de idiomas y editoriales literarias. Desde 2006 se desempeña como docente de idiomas alemán y francés en institutos y universidades de Lima.

ABSTRACT

This article is about analyzing very briefly, using two excerpts of the “Confessions”, the role that walks play in the thought of Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), and hence, to share with the students of our institution an epoch-making author in modern European thought. For many authors the experience of a walk is a metaphor for thought, but in Rousseau it occupies a privileged position in the philosophical approach, due to its physical aspect as an existential experience.

Keywords

Jean-Jacques Rousseau, walk, metaphors for thought, nature, contemplation, insight



J.J. Rousseau en Suisse, persécuté et sans asile
Gravure de Louis-François Charon, Musée
Carnavalet, Paris

J'ai l'énorme plaisir de vous inviter aujourd'hui à une promenade avec J.J. Rousseau. Il est musicien, librettiste, philosophe, encyclopédiste, poète, écrivain, psychologue, éducateur raté, scientifique, politologue, panthéiste, socialiste, anarchiste prédisant la Révolution française de 1789 et l'inventeur des droits de l'homme, né le 28 juin de l'année 1712 en la République de Genève, aujourd'hui en Suisse, et donc - d'une certaine façon - mon compatriote. Il est mort après 66 ans de souffrances, le 2 juillet 1778 à Ermenonville près de Paris.

J'aimerais dans cet exposé tout simplement: lire Rousseau. – Lire un tout un petit extrait des “Confessions”, – lire avec vous, futures traductrices et interprètes. Car lire autant que traduire sera votre métier. Si nous ne savons pas lire, nous ne saurons traduire. Mais la lecture exige tous nos sens, nos expériences, notre savoir.

Se promener avec Rousseau, j'entends là-dessous suivre les cheminements de Rousseau à l'aide d'une lecture attentive de ses œuvres; car la lecture retrace les sentiers de l'écriture, suit le cheminement de la pensée, s'égare vers d'autres textes, tout en s'arrêtant ça et là, le temps qu'il faut, sur un mot, une image, pour contempler la profondeur du sens et la beauté de la parole.

Un texte sans auteur peut vivre – nous possédons beaucoup de textes anonymes – mais le texte ne peut vivre sans lecteur. Le lecteur est partie prenante dans la création et re-création du texte. La lecture en quelque sorte fait renaître, ressusciter le texte du silence, de l'oubli, de la tombe qu'est le livre.

J'aimerais découvrir avec vous dans cette lecture vécue de quelle manière la structure du texte mimétise – met en scène en quelque sorte – le contenu. Et en même temps j'aimerais proposer une lecture qui à son tour mimétise le texte, c'est-à-dire qui le comprend et le vit de l'intérieur.

Les itinéraires de J.J. Rousseau



Accompagner J.J. Rousseau sur une - très courte - de ses promenades, c'est en effet un privilège exceptionnel, car d'habitude Jean Jacques les entreprenait en solitaire – sa dernière œuvre, son testament en quelque sorte, écrite en 1776 -ne porte-t-elle pas le titre révélateur «Rêveries d'un promeneur solitaire»? La promenade, le rêve et la solitude ce sont les trois Muses inséparables auxquelles Rousseau est resté fidèle toute sa vie.

Accompagner J.J. Rousseau, c'est aussi assumer une vie nomade, fuir, connaître l'exile et parcourir les routes d'une bonne partie de l'Europe pendant plus de 35 ans.

Rentrant d'une excursion, le jeune J.J. trouve la nuit du 14 mars 1728 les portes de sa ville natale Genève fermées, et décide, de peur d'être châtié, de se lancer sur les routes pour trouver une nouvelle maman, une mère qu'il n'avait jamais connue, puisque en naissant, J.J. avait causé la mort de sa mère; il la trouvera en Savoie, à Chambéry, en la personne de Mme de Warens - qu'il appellera «Maman» et dont il sera l'amant. C'est auprès d'elle que Rousseau connaîtra les rares moments de bonheur, une éducation complète et un paysage savoyard qui l'invite aux promenades. Sur prière de Mme de Warens, J.J. entreprend - à pied- un voyage à Turin en Italie pour se convertir au catholicisme – lequel il abjurera quelques 20 ans plus tard. De Turin, il retourne à Chambéry

après de Mme de Warens, au lieu idyllique appelé «Les Charmettes» - et après une escapade à Lyon - J.J. se met en route pour Neuchâtel, en Suisse, a fin d'y enseigner la musique – sans grand succès. Il retourne de nouveau auprès de Mme de Warens, puis travaille comme maître de musique à Lyon et part pour un nouvel avenir à Paris – et tout ça à pied. Un an plus tard il se trouve à Venise, en tant que secrétaire du Comte de Montaigu, ambassadeur de France, mais J.J. est congédié et retourne à Paris où Mme d'Épinay lui offre la demeure de Montmorency. Or, brouillé avec ses meilleurs amis, poursuivi pour ses idées politiques et religieuses, Rousseau fuit Paris, s'installe à Genève, mais chassé pour ses idées révolutionnaires, se réfugie à Yverdon (Suisse), puis, expulsé de nouveau, à Môtier, territoire du roi de Prusse Frédérique II.

Il doit quitter Môtier sous la pression de l'église et des habitants et se réfugie non loin - sur l'île Saint Pierre au bord du lac de Bièvre, d'où il se voit expulsé par les autorités du Canton de Berne. Rousseau retourne alors à Paris. Vu sa position sociale inconfortable, Rousseau accepte l'invitation de David Hume pour se rendre en Angleterre. L'amitié des deux philosophes se change en haine et Rousseau repart à Paris, sous le nom Jean-Joseph Renou, quitte Paris, erre à travers le Dauphiné, se rend à Lyon, avant de revenir sur Paris où il ne peut reprendre une vie sociale. Accueilli à l'âge de 66 ans par le marquis de Girardin dans son Château d'Ermenonville, à une 40-aine de kilomètres de Paris, les voyages et les promenades de J.J. Rousseau s'y arrêtent brusquement en 1778.

Au vu de la vie itinérante labyrinthique, nous arrivons à nous demander:

Qu'est-ce que c'est, au juste «une promenade» au sens de Rousseau? Comment rendre ce mot, plutôt, ce concept, mieux – cette sorte de philosophie, cette véritable esthétique et art de vivre? Il est bien difficile de se promener à Lima: la solitude, où la trouver à Lima ? Pareil à l'enfer de Sartre on ne peut pas quitter les rues, les trottoirs, les places, les maisons, la circulation et tous ces regards des autres. Où sont les bocages, les grands chênes, les prés et champs parfumés de colza, et surtout : où sont

les eaux, où sont les ruisseaux et rivières qui façonnent ces paysages idylliques et paisibles pareils aux tableaux de Watteau?

Comment vous expliquer alors ce que c'est qu'une promenade? Car il n'y a pas de théorie de la promenade – la promenade c'est entièrement une expérience vécue, ressentie, goûtée. C'est un événement sensoriel, si ce n'est pas sensuel, voire voluptueux. Tout comme la philosophie de Rousseau d'ailleurs. Chez Rousseau, le savoir ne s'acquiert sans l'expérience vécue, le mouvement de l'esprit et du cœur ne va pas sans le mouvement du corps.

«Jamais», confesse Rousseau, «jamais je n'ai tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans ces voyages que j'ai faits seul et à pied. La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées: je ne puis presque penser quand je reste en place; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit».²

- Son «Discours sur les sciences et les Arts» qui lui assurera un succès éclatant et lui ouvrira du coup les portes des salons les plus fameux de Paris, fut conçu sur la route entre Paris et Vincennes dans une sorte d'extase, quand il rendit visite à son ami Diderot.
- Les ouvrages de réflexion sociale comme le «Contrat Social» – œuvre fondamentale pour notre démocratie – ont germé du génie de Rousseau pendant le voyage de retour à Genève, ont pris forme lors des promenades étendues sur les bords du lac Léman.
- «Les rêveries d'un promeneur solitaire» surgissent des promenades sur la presqu'île Saint Pierre au bord du lac de Bièvre, en Suisse, et les «Confessions» sont

l'aboutissement d'une introspection faite le long des chemins d'Ermenonville.

Rousseau, à la quête de la nature la plus profonde de l'âme humaine, se rencontre dans la nature qui l'entoure. Dans ces lieux solitaires, l'esprit vagabond le transporte jusqu'au bout du monde, aux pays du «bon sauvage». Les œuvres de Rousseau, affirme Maria Leone, professeure à Lyon, sont des textes-paysages... dont «l'écriture plonge ses racines dans une topographie de l'âme qui ramènent constamment l'auteur au souvenir de ses marches et promenades». Les promenades mènent Rousseau autant vers l'extérieur et la liberté que vers l'intérieur, jusqu'aux abîmes de l'âme et du souvenir.

La promenade, un court moment de bonheur

Ici commence donc la promenade-lecture que j'aimerais entreprendre avec vous.³

Ici commence le court bonheur de ma vie; ici viennent les paisibles mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Moments précieux et si regrettés! ah! recommencez pour moi votre aimable cours; coulez plus lentement dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant et si simple, pour redire toujours les mêmes choses, et n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant, que je ne m'ennuyais moi-même en les recommençant sans cesse? Encore si tout cela consistait en faits, en actions, en paroles, je pourrais le décrire et le rendre en quelque façon; mais comment dire ce qui n'était ni dit ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même? Je me

² Les Confessions, livre IV.

³ Le texte ci-dessus est tiré de l'édition de 1782, faite à Genève (pages 188-190) disponible sur la page internet <https://archive.org/details/h1782lesconfessi02rous>

levais avec le soleil, et j'étais heureux; je me promenais, et j'étais heureux; je voyais maman, et j'étais heureux; je la quittais, et j'étais heureux; je parcourais les bois, les coteaux, j'errais dans les vallons, je lisais, j'étais oisif, je travaillais au jardin, je cueillais les fruits, j'aidais au ménage, et le bonheur me suivait partout: il n'était dans aucune chose assignable, il était tout en moi-même, il ne pouvait me quitter un seul instant.

Voici enfin, ce que c'est que la promenade: un de ces courts moments de bonheur qui permettent de dire: oui, j'ai vécu! Se promener – c'est exister; je me promène, alors je suis. Et tous les éléments de la nature: chaque chose rencontrée sur le chemin, admirée, contemplée, participe à ce bonheur, sans en être le siège! car c'est le regard, la lecture qui inspire aux choses le pouvoir de rendre heureux. Le bonheur, c'est tout simplement le fait de se promener. Ou pour le dire avec les paroles de Rousseau: «Faire route à pied par un beau temps, dans un beau pays, sans être pressé, et avoir pour terme de ma course un objet agréable; voilà de toutes manières de vivre celle qui est le plus à mon goût».⁴

Or, ce bonheur est double ; d'une part en faisant chemin, de l'autre en retraçant ce chemin dans la mémoire et sur le papier. «Je suis en racontant mes voyages, comme j'étais en les faisant»⁵ nous explique Rousseau. Et ce qui est vrai pour l'auteur, compte aussi pour nous. Nous sommes en lisant ses voyages, comme nous les faisons. Nous éprouvons, en lisant ces lignes ce même bonheur, comme si la lecture était aussi une promenade ; comme si en cheminant le long de ces lignes, nous découvrons sur chaque mot le bonheur de vivre le texte; l'évocation si vivante devant notre imagination de beaux paysages ensoleillés, nous transporte hors de ses murs, loin de la ville.

L'écriture suit ici les traces du vécu, le reprend au passé et le ramène vers le présent. Et nous-

mêmes à travers notre lecture, non seulement nous refaisons le cheminement de Rousseau, bien plus, nous y refaisons les chemins que nous-mêmes avons faits et qui nous ont faits, à leur tour.

Mais où est-ce qu'ils nous mènent, tous ces chemins? – «Je suis en racontant mes voyages, comme j'étais en les faisant» dit-il et ajoute: «je ne saurais arriver». Que signifie «je ne saurais arriver»?

Si le voyage est une ligne entre un point de départ et un point d'arrivée, distants l'un de l'autre, différents; si la fuite ou l'exile est un départ sans arrivée; la promenade, elle, est un cercle, un mouvement qui revient vers sa source; l'aller, c'est la marche à pied, dans la réalité et dans le passé, le retour c'est le souvenir, c'est l'écriture, et c'est le présent. Finalement, l'arrivée est pour Rousseau chaque fois un nouveau départ; redire une fois et encore une fois, répéter sans cesse pour prolonger à son gré sa promenade et son récit; “pour redire toujours les mêmes choses, et n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant, que je ne m'ennuyais moi-même en les recommençantsans cesse”.

La promenade : du réveil à l'éveil



Les Charmettes

J'aimerais maintenant vous inviter à suivre Rousseau sur une de ses promenades afin de revivre dans la contemplation du texte un moment de bonheur si exceptionnel et si marquant. Nous trouvons ce texte à quelques pages du premier extrait, au bout de plusieurs

⁴ Les Confessions, livre IV.

⁵ Ibid.

récits évoquant la vie de Jean-Jacques en compagnie de Mme de Warens.⁶

Je me levais tous les matins avant le soleil; je montais par un verger voisin dans un très joli chemin qui était au-dessus de la vigne et suivait la côte jusqu'à Chambéry. Là, tout en me promenant, je faisais ma prière qui ne consistait pas en un vain balbutiement de lèvres, mais dans une sincère élévation de cœur à l'auteur de cette aimable nature dont les beautés étaient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre; il me semble que les murs et tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu et moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres, tandis que mon cœur s'élève à lui. Mes prières étaient pures, je puis le dire, et dignes par là d'être exaucées. Je ne demandais pour moi, et pour celle dont mes vœux ne me séparaient jamais, qu'une vie innocente et tranquille, exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins, la mort des justes, et leur sort dans l'avenir. Du reste, cet acte se passait plus en admiration et en contemplation qu'en demandes; et je savais qu'après du dispensateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous sont nécessaires est moins de les demander que de les mériter. Je revenais en me promenant par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt et volupté les objets champêtres dont j'étais environné, les seuls dont l'œil et le cœur ne se lassent jamais. Je regardais de loin s'il était jour chez maman: quand je voyais son contrevent ouvert, je tressaillais de joie et j'accourais; s'il était fermé, j'entrais au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amusant à repasser ce que j'avais appris la veille ou à jardiner. Le contrevent s'ouvrait, j'allais l'embrasser dans son lit, souvent encore à moitié endormie; et cet embrassement, aussi pur que tendre, tirait de son innocence même un charme qui n'est jamais joint à la volupté des sens.

La promenade commence ainsi:

"Je me levais tous les matins avant le soleil"

– et se termine comme suit:

"Je regardais de loin s'il était jour chez maman:"

On trouve au départ certes encore la nuit, mais elle n'est pas évoquée; c'est la lumière du soleil qui fait référence dans cette phrase; ce jour virtuellement déjà présent au moment du départ, nous le retrouvons à l'arrivée dans l'intimité de l'alcôve de Mme de Warens. Si le jour appelle le jeune Jean-Jacques vers le monde du dehors, il servira aussi de repère au retour au sein de «Maman»:

«quand je voyais son contrevent ouvert, je tressaillais de joie et j'accourais;»

Jean-Jacques quitte «Maman» seulement pour mieux la retrouver, pour revivre encore plus intensément le bonheur des retrouvailles, le bonheur de vivre à ces côtés. Et si Rousseau ne peut arriver – comme il dit – c'est peut-être tout simplement parce qu'il n'est jamais parti pour de vrai, qu'il ne s'est jamais détaché de la figure de sa mère absente?

Ce retour à la source du bonheur, Jean-Jacques le décrit comme suit:

...s'il [le contrevent] était fermé, j'entrais au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amusant à repasser ce que j'avais appris la veille ou à jardiner. Le contrevent s'ouvrait, j'allais l'embrasser dans son lit, souvent encore à moitié endormie;...

Au départ il y a donc une ouverture: le soleil se lèvera, Jean-Jacques se mettra en marche et trouvera, en embrassant dans la contemplation des choses qui l'entourent, une volupté des sens. -À l'arrivée, c'est une autre ouverture, l'ouverture du contrevent qui annonce le réveil cette fois de Maman, comme d'un nouveau jour.

⁶ Le texte est tiré de l'édition de 1782, faite à Genève (211-212) disponible sur la page internet <https://archive.org/details/h1782lesconfessi02rous>

Des lors que l'arrivée se confond avec le départ, tout l'intérêt de la promenade ne peut être autre que le cheminement en lui-même. Or, que se passe-t-il le long de ce chemin? Car si Rousseau revient vers sa maman et sa maîtresse, il revient pourtant différent:

Je revenais en me promenant par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt et volupté les objets champêtres dont j'étais environné, les seuls dont l'œil et le cœur ne se lassent jamais.

Jean-Jacques revient, certes, au point de départ, mais il y revient différent, transformé – par le charme qu'exerce sur lui la promenade elle-même. La volupté qui lui procure la nature sensible lors de la promenade laisse la place à une volupté toute intériorisée, à la tendresse, au charme.

et cet embrassement, aussi pur que tendre, tirait de son innocence même un charme qui n'est jamais joint à la volupté des sens.

L'expérience vécue en dehors affecte Rousseau en-dedans. La promenade aura opéré en Rousseau une sublimation de la volupté des sens, la transformant en tendresse et charmes lors des retrouvailles avec sa «Maman». C'est durant la promenade que s'opère le passage de l'expérience physique vers le sentiment, sous la force qu'exerce la Nature environnante sur la nature de l'âme humaine.

La promenade: une rencontre avec l'Auteur



La promenade commence avec un mouvement d'ascension:

je montais par un verger voisin dans un très joli chemin qui était au-dessus de la vigne et suivait la côte jusqu'à Chambéry.

Et cette ascension est une élévation à la fois géographique et spirituelle:

Là, tout en me promenant, je faisais ma prière qui ne consistait pas en un vain balbutiement de lèvres, mais dans une sincère élévation de cœur...

Ce chemin ascendant mène Rousseau à travers une topographie bien réelle, mais qui se charge immédiatement d'un sens symbolique:

Le verger renferme une nature dominée et façonnée par l'homme. La vigne représente dans la tradition chrétienne la vie éternelle et le vin, fruit de la terre et du travail de l'homme, symbolise le nouveau pacte entre Dieu et l'humanité.

Comme nous voyons, l'ascension est accompagnée d'un éloignement de l'espace humain et l'approchement à l'espace où Dieu et l'homme se rencontrent dans la prière.

La promenade est une prière, pas récitée mais vécue dans le cœur et le corps. Car l'élévation du corps est comprise comme une catharsis, une purification –par l'effort, par le mérite aussi– que Rousseau décrit dans son roman "Julie ou la nouvelle Héloïse:"

Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas & terrestres, & qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté.» «Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand & sublime, (...) je ne sais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de sensuel.

La catharsis n'est possible qu'en dehors de l'espace contraignante de la société:

Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre; il me semble que les murs et tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu et moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres, tandis que mon cœur s'élève à lui.

Deux termes proches s'opposent dans ce texte: les ouvrages de l'homme et les œuvres de Dieu. Ayant fui la petitesse des affaires de l'homme, Rousseau éprouve dans la nature libre et dans la grandeur des œuvres de Dieu sa propre condition d'homme libre, sa grandeur, sa dignité. Ce sentiment de liberté et de dignité, autant que l'idée d'une relation directe d'ailleurs – sans intermède de personne, ni de curés ni d'église – feront révolution. Nous pouvons affirmer que les idées de la Liberté et des Droits de l'Homme, si chères à la Révolution Française, ne sont pas les fruits d'une pensée abstraite, mais d'une expérience vécue.

S'étant ainsi purifié par l'ascension et ayant retrouvé la dignité dans la contemplation des œuvres de Dieu, les prières de Rousseau elle-même sont devenues pures et dignes d'être reçue par l'Éternel.

Mes prières étaient pures, je puis le dire, et dignes par là d'être exaucées.

Mais en fait, en quoi consistent véritablement ces prières, cette rencontre privilégiée et directe avec l'Éternel, dans l'espace divin, au-dessus de la vigne?

Certes, comme dans toute prière humaine, Rousseau demande à Dieu ce qu'il ne peut se procurer soi-même. Mais Rousseau, en Genevois protestant, rejette l'idée de charger Dieu de la responsabilité qui incombe à l'homme. En effet, Rousseau ne sait que trop bien:

qu'après du dispensateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous sont nécessaires est moins de les demander que de les mériter.

Mériter, c'est un concept protestant à l'opposé de la providence divine; et Rousseau trouve

dans l'effort physique de sa promenade, faite à la sueur du front, ce mérite de la providence divine. Pour Rousseau, point de salvation sans mérite, point de bonheur sans effort.

D'ailleurs, Rousseau ne demande pour lui-même et pour Mme de Warens, c'est à dire: «...pour celle dont mes vœux ne me sépareraient jamais...», que de valeurs immatérielles:

une vie innocente et tranquille, exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins, la mort des justes, et leur sort dans l'avenir.

L'intérêt de la prière ne consiste d'ailleurs pas en demandes. La prière, c'est bien autre chose que de supplier Dieu. La prière est élévation, est rencontre avec

l'Auteur de cette aimable nature dont les beautés étaient sous mes yeux.

La promenade : apprendre à voir

Et la rencontre avec l'Auteur se fait à travers le regard porté sur les beautés des œuvres de Dieu – c'est-à-dire à travers l'admiration et la contemplation:

cet acte se passait plus en admiration et en contemplation qu'en demande.

L'apogée de la promenade est la contemplation de Dieu dans le miroir des objets de sa création. Et en même temps la contemplation de soi-même comme étant un de ces objets de la création.

La rencontre de Rousseau avec Dieu est aussi une rencontre avec soi-même. La Nature, telle que Rousseau la conçoit, est l'espace sacré où l'homme contemple Dieu à travers de soi-même, étant lui-même un objet de la création divine à l'instar d'une fleur, d'une montagne, d'une rivière.

La rencontre avec l'Auteur (avec un "A" en majuscule) à travers une lecture contemplative de cette aimable nature, amène Rousseau à prendre conscience de son rôle d'auteur de sa propre œuvre, d'ailleurs l'une des premières autobiographies de la littérature française. En

effet, par la mise en écriture de sa vie, Rousseau s'en fait aussi l'auteur.

Par la contemplation, loin de la société des hommes, dans la solitude, Rousseau réussit à s'intégrer dans une nouvelle société, celle de tous

*les objets champêtres dont j'étais environné,
les seuls dont l'œil et le cœur ne se
lassent jamais.*

«Voir, et voir sur cette terre, comment oublier la leçon?» écrit Albert Camus dans son essai «Noces à Tipasa». ⁷ Et voir, c'est lire, voir sur cette terre, c'est lire dans l'œuvre de l'Éternel, lire dans le grand livre de la Nature si cher à la théologie médiévale.

Nous non plus ne devons oublier cette leçon: voir et voir sur cette terre – et lire pour aiguïser notre regard, pour apprendre à voir sur cette terre. Lire un texte – tel que celui-ci – c'est apprendre à porter notre regard sur la vie, sur celle qui nous entoure et celle qui vit en nous-mêmes.

La promenade: à la découverte de la nature humaine

La contemplation «avec intérêt et volupté» de la nature environnante mène Rousseau

vers une introspection, vers l'observation de la nature profonde de l'être humain, cette nature encore sauvage et inexplorée à l'époque de Rousseau. Nous parlerions aujourd'hui de la psyché. Rousseau observe, analyse ses propres émotions, ses sentiments, et s'interroge sur les motivations qui avaient guidé sa posture⁸, ses actes. Il ouvre ainsi un regard tout nouveau sur l'être humain et introduit une dimension nouvelle à l'existence : la psychologie.

Confesser, c'est-ce pas revivre ses actes une deuxième fois, mais cette fois en toute conscience, en juge de soi-même? Ou pour le dire avec les mots de l'auteur: «Rousseau, juge de J.J.»⁹

L'œuvre de Rousseau «Les Confessions» c'est le retour de la promenade, d'une promenade qui est loin d'être un passe-temps, faute de mieux, quand tous les programmes télévisés nous ont saturés de leur néant; se promener est un acte existentiel où l'on risque de se perdre pour mieux se retrouver.

Cette promenade s'achève ici – sur ce retour - mais nous appelle déjà à nouveau départ, à une nouvelle lecture. Je vous remercie de m'avoir accompagné si fidèlement sur les sentiers escarpés de cette promenade avec Jean-Jacques Rousseau.

⁷ Éd. Gallimard, Paris, 1959, p. 15.

⁸ Meizoz, Jérôme: «Postures» d'auteur et poétique (Ajar, Rousseau, Céline, Houellebecq) En: Vox-Poetica, <http://www.vox-poetica.org/t/articles/meizoz.html>

⁹ «Rousseau, juge de Jean-Jacques». Dialogues, in Collection complète des œuvres, Genève, 1780-1789, vol. 11.

BIBLIOGRAPHIE

Dr. Hist Stéphane Garcia (Février 2012) Rousseau y Suiza. Disponible sur la page internet <http://filosofiaclinica1.blogspot.com/2013/01/rousseau-y-suiza-300-anos-de-su.html>.

Boibessot, Valentin (s. f.) Rousseau et la marche de l'esthétique. Disponible sur la page internet <http://www.academia.edu/3373795/>

Boibessot, Valentin (s. f.) La promenade chez Diderot: le paradigme d'une nouvelle approche de la réalité artistique et naturelle. Disponible sur la page internet <http://www.academia.edu/3531808/>

Gros, Frédéric (2009) *Marcher, une philosophie*. Paris: Carntesnord.

Leone, Maria (s. f.) Quelques réflexions sur Rousseau et la marche. Disponible sur la page internet <http://www.deroutes.com>

Saint-Amand, Pierre (2007) Les Corps oisifs: paresse des Lumières. En: *The flesh in the Text*; eds. Thomas Baldwin, James Fowler, Shane Weller; Peter Lang AG, Bern, 39 – 58.

Fecha de recepción: 12 de febrero 2015

Fecha de aceptación: 18 de marzo 2015